

ESPAGNE.

—L'*Heraldo* annonce la solution satisfaisante des questions pendantes entre l'Espagne et le Maroc relativement aux indemnités demandées par le gouvernement espagnol. L'Empereur s'est ainsi désisté de ses prétentions au tribut humiliant que lui payaient quelques puissances de la chrétienté, et contre lequel ont protesté en dernier lieu la Suède et le Danemark.

Le même journal fixe aux premiers jours de mars le départ de deux navires de guerre espagnols pour Montevideo, où ils iront protéger leurs nationaux : ces deux navires sont le brigantin *Heroe*, déjà tout équipé, et la frégate *Parla*, que l'on arme au Ferrol.

M. Castello y Aycenza doit être reparti pour Rome le 23, porteur de nouvelles instructions du cabinet de Madrid.

SUISSE.

Partout, dans la Suisse primitive, le peuple et les gouvernements s'apprêtent pour leur commune défense ; ce n'est partout que revues, exercices militaires, armement de tout genre. « Pourquoi ces préparatifs de guerre ? » demandera le paisible habitant de nos montagnes élevées, de nos vallées profondes. Nous lui répondrons : Des ennemis nombreux s'assemblent au-delà de nos frontières, là, tout près de nous ; jurant de détruire nos droits, nos libertés, notre indépendance, notre nationalité, notre religion. Souffrirez-vous que ces desseins liberticides s'accomplissent ? subirez-vous la loi de l'étranger ? courberez-vous vos fronts sous le joug ? Non, vous êtes les dignes fils des libérateurs de la Suisse ; vous terrasserez les Gessler et les Rappinats du XIXe siècle ; vous mourrez, s'il le faut, pour Dieu et la liberté. »

TURQUIE.

—La *Gazette d'Augsbourg* publie une correspondance de Constantinople du 12 janvier. Ce jour-là, le sultan, entré inopinément dans le Divan, sans Rizza-Pacha qui l'accompagne ordinairement, après avoir vivement reproché à ses ministres leur mauvaïse administration, et les vices de leur politique, avait lu un *hatti-scherif* qui leur recommandait plus d'activité, plus d'énergie et un plus grand respect de la justice, et qui ordonnait en même temps la fondation de nouvelles écoles et d'hôpitaux, où tous les malades seraient reçus, sans distinction de nationalité. Cette démarche inattendue paraît avoir reproduit le plus heureux effet.

LA FLEUR ET LES ÉTRENNES.

II.

Le 31 décembre 1835, quinze ans après l'anecdote que nous avons racontée, un tableau exposé sur le boulevard Italien, attirait la foule des promeneurs. Ce tableau représentait une serre de fleuriste, comblée de plantes, d'arbustes, de fleurs et de feuilles reproduites avec un art admirable, dessinées avec une pureté sans rivale, avec une vérité frappante. Les parterres des quatre parties du monde semblaient avoir choisi leurs plus beaux échantillons pour meubler l'étalage, sur lequel on lisait ce nom d'un pépiniériste célèbre : NICOLAS.

Chacun admirait le pinceau léger, délicat de l'artiste qui, pour détailler les secrets de la nature avec un naturel aussi parfait, avait dû employer à l'étude tout le trésor de ses jeunes années, tout le courage d'une impérieuse vocation.

—On ne savait, en regardant attentivement une jeune dame assise dans la boutique du fleuriste, et caressant les feuilles d'un magnifique camellia, si le visage angélique de cette belle créature n'avait pas dû coûter plus de veilles au talent du peintre, et plus d'âme que tous les charmans caprices enfantés par sa palette.

Un troisième personnage attirait encore l'attention des curieux. C'était un enfant pauvre et mal convert, qui, collé aux vitres de la serre, faisait fondre, sous sa chaude haleine, les gerçures glacées qui les couvraient.

Peu à peu la foule s'écoula... Il était environ six heures du soir, heure où les rues se vident, où tout honnête homme se retire et dîne, le riche pour jouir, le pauvre pour vivre.

Un visage pâle, fatigué, souffrant, effleurait les glaces du magasin d'exposition, et deux yeux, magnifiques de langueur et d'expression, arrêtaient sur la toile du peintre leurs regards tout à coup ranimés.

Un jeune homme, âgé d'environ vingt-cinq ans, était dans le magasin et s'y promenait avec le maître, s'arrêtant souvent devant les tableaux exposés, et soutenant une conversation assez animée. Ce jeune homme était vêtu avec élégance et modeste ; son maintien et son geste étaient également distingués : sa physionomie était douce et prévenante. —Voilà une dame que votre tableau paraît beaucoup séduire, dit le maître de l'établissement.

Le peintre regarda avec insouciance la personne qui lui était désignée, puis, s'approchant de la glace, il sentit son cœur battre avec force, et croyant voir des pleurs dans les yeux de l'étrangère, il ouvrit brusquement la porte. —Madame, donnez-vous la peine d'entrer, dit-il, vous serez au moins à votre aise pour voir ce tableau autant qu'il vous plaira.

Après une légère hésitation, la dame entra, prit la chaise qui lui

était offerte, s'assit devant la toile, et, en dépit de ses précautions, elle se vit obligée de confier quelques larmes à son mouchoir. Le peintre se tenait à l'écart, et regardait l'étrangère avec bonheur.

—L'intérêt que vous portez à cette peinture fait bien l'éloge de l'artiste, madame.—Oh ! monsieur ! le talent du peintre s'unit à mes souvenirs pour me faire admirer ces fleurs... Je crois connaître l'auteur de ce chef-d'œuvre... Hélas ! les tems sont changés... moi aussi je suis bien changée !

Disant cela, la pauvre femme arrêta un nouveau soupir... son front noble et beau, quoique sillonné de rides, se baissa... Le peintre se sentit ému jusqu'au fond de l'âme.

—Je connais aussi l'homme dont vous parlez avec tant de bonté, madame ; et si vous désirez le revoir... —Non... oh non... Quand je l'ai connu, j'étais heureuse, riche, belle, maintenant je suis pauvre, ruinée, vieillie... Dieu a protégé un noble génie, une noble créature, c'était justice...

L'étrangère se leva et ajouta d'une voix tremblante : Quand vous reverrez le grand-maître qui s'est souvenu du fleuriste Nicolas, ne lui dites pas qu'une pauvre femme s'est arrêtée vingt fois devant son œuvre pour penser à des jours bien chers, jours qu'il faut oublier... Je reviendrai encore ; je reviendrai voir ces belles fleurs, ce camellia du Japon.

—Hélas, Madame, le tableau est vendu ; on doit l'enlever demain matin... Vous ne le reverrez probablement plus.

—Ah ! si j'étais encore riche ! A-t-il été vendu bien cher ? —Vingt mille francs.

—Vingt mille francs !... Dieu soit loué... Avec cette somme... Adieu, Monsieur, Adieu.

—Madame, vous chancelez... Permettez-moi de vous donner le bras et de vous accompagner... Permettez.

—Non, Monsieur, ce n'est rien... un éblouissement ! je suis très-faible, ce n'est rien !

—Pardon ! pardon ! je n'ai que faire de mon tems.

Le peintre prit son chapeau, et, malgré les instantes prières de l'inconnue, il lui demanda : Où demeurez-vous ? —Bien loin... rue de Grenelle-Saint-Germain, 88.

—Rue de Grenelle-Saint-Germain, 88, répéta le peintre à un cocher de fiacre, et faisant monter la dame, il la suivit et referma la portière. Les chevaux partirent.

—Vous avez donc éprouvé de bien grands malheurs, Madame ? dit le peintre, lorsque sa compagne fut un peu remise de son émotion.

—J'ai perdu presque toute ma famille, et me suis trouvée engagée dans des procès ruineux qui ont dévoré ma fortune. N'ayant plus de fonds à ma disposition, mes adversaires triomphent, et, faute d'une vingtaine de mille francs, je me vois condamnée à une médiocrité qui est presque de la misère... J'ai tant donné autrefois, que j'aurais dû compter sur des amis !... Mon dernier ami m'a quitté avec mon dernier écu.

—Les amis sont tous ainsi, Madame... sans ingratitude on ne saurait aujourd'hui faire son chemin, ce vice est devenu vertu.

—Je suis restée fière, Monsieur, et la marquise de C... ne combattra l'égoïsme que par la piété !

—Vous voilà devant votre porte... si mes vœux peuvent vous servir, je vous les réserve, Madame, ils sont sincères, je voudrais avoir le droit de vous rendre quelque service.

La marquise descendit de voiture, et rappela au peintre sa promesse de taire la rencontre qu'il avait faite.

Le lendemain, 1er janvier, vers deux heures de l'après-midi, un coup de sonnette discret tira Mme la marquise de C... des rêveries mélancoliques auxquelles elle s'abandonnait au coin d'un feu triste, chétif, désolé, solitaire. La femme élégante, la riche pratique du pépiniériste Nicolas, habitait une pauvre et froide mansarde, où elle vivait misérablement, sans famille et sans amis. Surprise de cette visite inattendue, la marquise courut à sa porte et l'ouvrit. Quel fut son étonnement en voyant entrer le cavalier qui lui avait galamment donné le bras, la veille, et qui, l'abordant chapeau bas, lui tendit une magnifique fleur de camellia rouge et blanche, large, épanouie, veloutée, en lui disant :

—Madame, vous m'avez fait promettre, hier, de ne pas parler de notre rencontre à l'heureux peintre qui a mérité votre souvenir ; je vous jure que je ne lui en ai pas dit un mot.

—Je vous crois, Monsieur, répondit la marquise, un peu troublée ; veuillez vous donner la peine d'entrer... il fait bien froid, et mon misérable foyer vous doit au moins l'hospitalité.

Le peintre entra sur les pas de la marquise, dans une chambrette pauvre, mais propre avec luxe ; il tenait toujours à la main sa belle